

et un talent qui annonçaient dès-lors ce qu'ils-devaient être dans l'Eglise de France. Eugénie de Grammont était une des plus assidues à ces pieuses réunions. Par sa modestie, par la gravité précoce de son caractère, elle fut le modèle des jeunes personnes de son âge. Plus avancée dans sa carrière, elle rappelait souvent cette heureuse époque de sa vie, et le pontife proscrit dont elle sauva les jours en le cachant; aimait, avec cette grâce de bon goût dont il eut si bien le secret, à remercier l'enfant de son catéchisme, qui lui rendait moins amers les jours de la persécution.

« Ce fut en 1806 que madame de Grammont entra dans la société du Sacré-Cœur, qui ne comptait encore que quelques années d'existence : sa sœur, Antoinette de Grammont, embrassa comme elle la profession religieuse dans le même ordre, et enfin sa mère, la comtesse de Grammont-d'Asié, à l'exemple de ses deux filles, renonça au monde pour vivre dans le silence et la paix du cloître. Ce fut un touchant spectacle de voir la comtesse de Grammont sous les ordres et comme sous la direction de sa fille Eugénie, devenue supérieure de la maison d'Amiens..

« Mais bientôt celle-ci, désignée à l'estime de ses supérieures par les rares facultés de son esprit et par cette assemblage plus rare encore de toutes les qualités qui rendent propre au gouvernement, fut appelée à la maison de Paris, où elle devint successivement directrice du pensionnat, supérieure, assistante de la supérieure-générale. C'est dans ces différentes fonctions qu'elle s'acquitt l'estime, l'affection, la vénération universelles. Douée d'un jugement sain, d'un esprit pénétrant et solide, d'un grand sang-froid, d'une fermeté entraînant, sans cesser d'être douce, elle entendait les affaires. Les conjonctures imprévues et difficiles, ne la trouvaient point en défaut, et sa prudence savoit donner des conseils utiles aux hommes blanchis dans les affaires, comme à l'inexpérience jeune mais docile qui venait souvent la consulter. Madame de Grammont, par sa naissance, par ses alliances, par ses manières nobles et graves, trouva grâce aux yeux des plus mondains, qui lui pardonnaient d'être religieuse, tandis que sa solide vertu, sa piété ferme et courageuse excitaient les âmes les plus ferventes et inspièrent l'émulation de la vertu.

« Comme elle avait passé de longues années dans la maison de Paris, elle comptait parmi ses religieuses beaucoup de ses anciennes élèves. En elle, toutes chérissaient celle qui avait formé leur enfance, et la mère de Grammont avait vraiment pour toutes le cœur d'une mère, n'accordant à sa nièce, madame de Davidoff, religieuse comme elle, que le droit d'une vertu plus ferme et plus éprouvée.

« Madame la Dauphine faisait profession d'une haute estime pour madame de Grammont. Les princesses de la maison de Bourbon, parmi lesquelles nous croyons pouvoir compter la reine Marie-Amélie, estimaient et vénéraient son caractère.

« Nous avons déjà dit comment, après 1830, Mme de Grammont, quand un archevêque de Paris n'eut plus où reposer sa tête, fit offrir au prélat proscrit une retraite qui la signalait elle-même à la haine des passions révolutionnaires. Mme de Grammont fut une de ces femmes courageuses que Dieu donne à son Eglise quand il y a des missions de dévouement à remplir : si elles n'ont pas le monopole du sacrifice et de l'héroïsme, du moins faut-il convenir qu'à cet égard elles sont privilégiées, et Mme de Grammont se fit une large part de générosité et de courage. Cela seul suffirait à sa louange et la recommanderait aux regrets de tous les nobles cœurs, puisque le respect dû à sa mémoire, ou plutôt à son humilité si profonde, ne nous permet pas de révéler tous les secrets de sa charité et de son dévouement. Des prélats chers à toute l'Eglise de France eurent pour elle une vénération et une confiance qui sont un éloge. NN. les archevêques et évêques de Toulouse, de Besançon, de Poitiers, de Beauvais, de Chartres, en plus d'une circonstance, rendirent hommage à sa sagesse; à son caractère et à sa touchante vertu.

« Mme de Grammont eut quelquefois à es-uyer des contradictions, partage inévitable de ceux qui gouvernent, mais on lui a toujours rendu cette justice qu'elle sut marcher d'un pas ferme et sûr dans le sentier de l'obéissance, comme dans celui du commandement.

« Lorsque Mgr de Quelen eut l'idée si pastorale de fonder l'œuvre des orphelins du choléra, ce fut à Mme de Grammont qu'il s'adres-a, comme à la personne la plus capable de l'aider dans cette entreprise, et grâce à ses soins, nous dirions même à ses conseils, cette œuvre fut adoptée avec un dévouement couronné de succès.

« Mme de Grammont, surtout dans les derniers temps de sa vie, s'occupait de florer de tous les ornemens nécessaires les églises pauvres et délaissées de la campagne.

« Tout entière au gouvernement de sa maison, Mme de Grammont, cependant, savait accorder à sa famille une touchante et religieuse affection. Ses neveux et nièces, MM. Agénor de Grammont, Mme de Salmour, de Vergennes, d'Advisard, étaient l'objet d'une chrétienne sollicitude. Elle aimait à protéger de ses conseils et de son influence le comte de Davidoff, son neveu, qui, quoique appartenant à l'Eglise grecque, aimait souvent à venir demander des conseils à la religieuse du Sacré-Cœur.

« Vers la fin de septembre dernier, Mme de Grammont fut atteinte d'une fièvre nerveuse accompagnée de spasmes violents. Après une longue lutte de l'art contre la maladie, il fallut renoncer à l'espérance de conserver une vie si chère, et Mme de Grammont dut être administrée. Le silence de la pieuse maison fut tout d'un coup troublé par les larmes et les gémissemens de tant d'âmes qui lui étaient si profondément dévouées. L'humble

supérieure demanda pardon à madame la supérieure-générale de n'avoir pas dit elle, assez donné le bon exemple, puis, d'une voix ferme et assurée, elle renouvela ses vœux avec une énergie de foi, de confiance, d'amour de Dieu qui arracha les larmes des yeux de tous les assistans. Montrant à sa nièce, Mme de Davidoff, un Christ qu'elle avait toujours eu dans sa chambre : « Ce sera pour vous, après, mon enfant. »
« Jésus, Marie, Joseph, disait-elle, priez-je mourir en votre sainte compagnie : ô mon Dieu ! je vous donne mon cœur, mon esprit, ma vie ; oui, je veux souffrir, je veux tout ce que vous voudrez. » *Ami de la Rel.*

La férocité ne convient qu'à l'ignorance qui ne connaît que la loi du plus fort.



B U L L E T I N .

Sur les miracles.—Le R. P. de Smet, besoins de ses missions et de celles de Mgr. de Walla-Walla.—Arrivée du P. Fissette à Marseille.—Conversions.—L'abbé Moussa.—Grand incendie à Salonique.

Nous avons annoncé dans notre premier numéro de cette année, une guérison miraculeuse opérée en faveur d'une Religieuse de l'Hôtel-Dieu de cette ville; nous aurions pu y ajouter une seconde guérison opérée dans un autre couvent par la même relique du vénérable M. Olier; mais nous avons voulu attendre que le tems eut confirmé la chose, et mit tout doute hors de question. Car pour quelques personnes, il paraît que c'est une superstition que de s'occuper de miracles; au moins elles sont dans l'intime persuasion, qu'il ne s'en opère plus aujourd'hui; comme si l'Eglise n'avait plus le pouvoir que J.-C. lui a donné lorsqu'il est monté au ciel: *Ils prendront les serpens, et s'ils boivent quelque breuvage mortel, il ne leur fera point de mal, ils imposeront les mains sur les malades et les malades seront guéris.* St. Marc, XVI. 18.

Les grands apologistes de la Bible doivent croire à ces paroles, par conséquent s'ils sont de ceux auxquels J.-C. adressa ce discours, ils doivent croire aux miracles et en faire facilement. « C'est une chose remarquable, dit le *Tablet* de Londres, que depuis qu'il se fait tant de conversions dans le monde, les miracles, y deviennent aussi beaucoup plus communs qu'ils ne l'ont jamais été; si on en excepte, quelques époques critiques de l'Eglise. Il n'y a point d'exagération c'est une simple vérité, quelque incroyable qu'elle puisse paraître à ceux qui se sont volontairement exilés du royaume de Dieu sur la terre qu'il s'est opéré plusieurs centaines de miracles depuis environ quatre ans. » Le *Tablet* sans doute ne parle que de ce qu'il peut avoir connaissance par ses différentes relations, mais au lieu de centaines de miracles, il en dit des milliers, s'il eut eu été informé de tous ceux qui se sont opérés dans tout le monde. Mais, dira-t-on, pourquoi s'occuper de ces miracles? Personne n'y croira; aujourd'hui on explique tout par les lois physiques de la Nature. Oui, même les miracles que Jésus-Christ a opérés. Autrefois les Juifs les expliquaient autrement, ils ne pouvaient les nier, ils les attribuaient à Bêelzébub. Ils avaient vu Lazare mort, son corps dans le tombeau depuis quatre jours et déjà en putréfaction, ils le voyaient vivant, ils burent et mangèrent avec lui, mais quand ils voulurent faire périr le Christ, ils pensèrent à faire mourir Lazare, comme si celui qui avait ressuscité un mort, dit St. Augustin, ne pouvait faire revivre un homme tué? Dans les premiers siècles de l'Eglise les païens qui ne connaissaient point Bêelzébub, ni les admirables sciences de la chimie et de la physique, attribuaient tout simplement à la magie les innombrables miracles des chrétiens.

De nos jours les incrédules attribuent tout à la force de la Nature; et parmi ces incrédules on rencontre même ceux qui croient à la bible, preuve certaine qu'ils ne la comprennent pas. Mais si tout est naturel, si tout se fait d'après les lois de la Nature; si Dieu n'a plus le droit de commander aux élémens, c'est bien à tort que nous nous recommandons à Lui dans nos peines, nos misères, dans nos maladies, dans les dangers et les périls tant sur terre que sur mer, puisque tout va son train naturel? Cependant les protestans ne raisonnent pas toujours de même quand ils sont dans le danger. Nous avons connu dans nos missions du golfe un gentilhomme protestant, capitaine et propriétaire d'un bâtiment qui se trouvant dans un moment critique, où toute ressource humaine paraissant manquer, il fallait absolument se soumettre à une mort certaine, alors il lui vint en pensée que les catholiques, dans ces occasions, promettaient une messe à Ste. Anne, oubliant